

Tâtonnement expérimental personnel en dessin et peinture

Je dessine

Raison- But - Façon - Sujet

Pourquoi - Pour quoi - Comment - Sujet

N°1



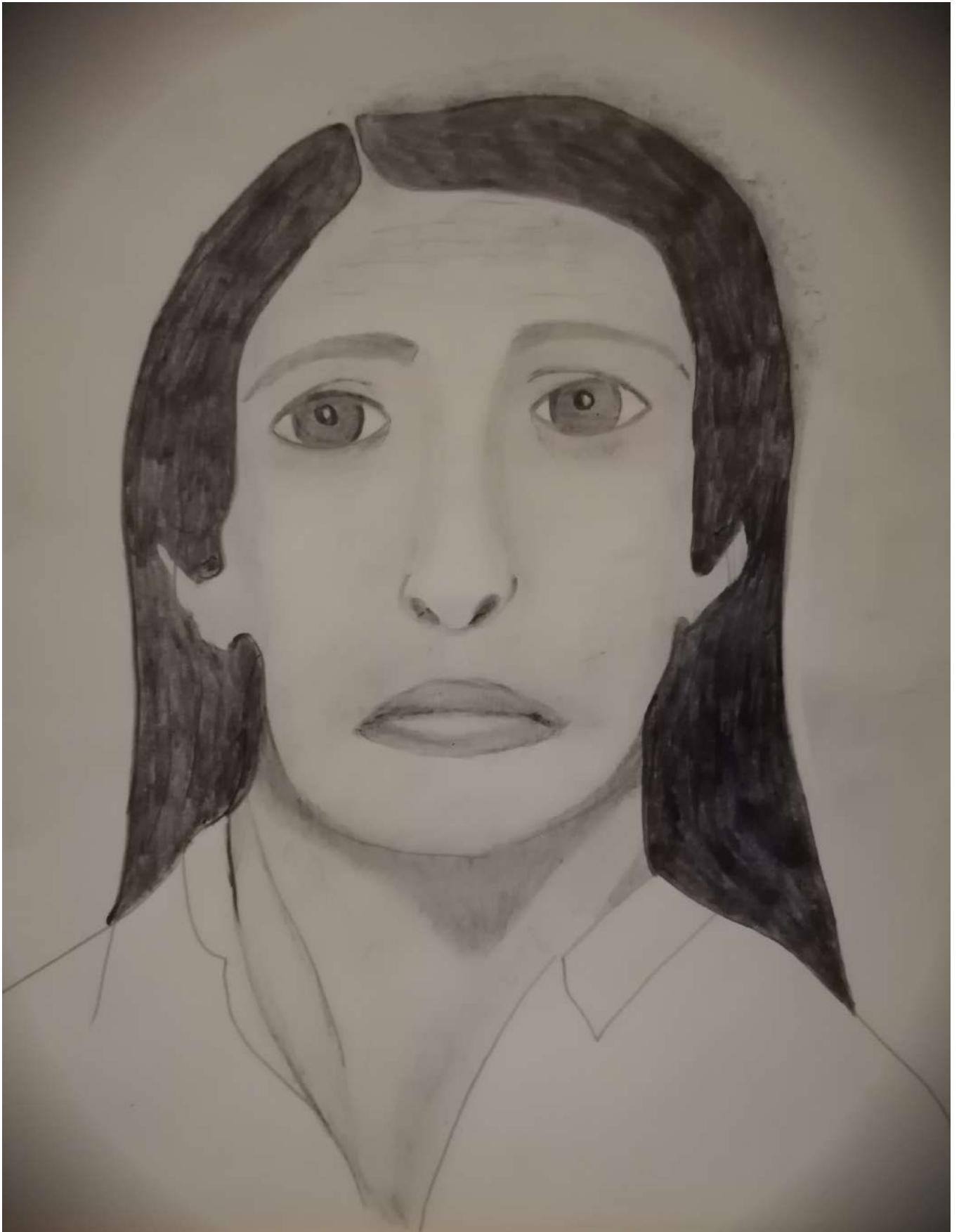
Jean Astier

J'ai choisi de me mettre à dessiner d'arrache-pied lorsque j'ai pensé que j'avais fini d'écrire sur mes pratiques professionnelles. Après une dernière intervention lors d'un stage syndical, fin janvier, j'ai arrêté de militer officiellement à l'ICEM. Je ne fréquente plus les rencontres institutionnelles même si je continue de payer mon adhésion et si je réponds encore à ceux qui me sollicitent, me posent des questions. Je rencontre aussi de façon informelle quelques camarades pour échanger sur la pédagogie. Il me fallait donc combler ce vide après 44 ans consacrés à la pratique, à la réflexion, à la lecture et au travail sur et en pédagogie Freinet.

J'ai appris avec Élise, Célestin Freinet et Paul Le Bohec que les savoirs s'élaborent grâce à la pratique technique assidue au sein d'un groupe positif. J'ai pu le constater avec mes élèves. Si dès 3 ou 4 ans, ils parvenaient à produire des oeuvres de qualité, c'est tout simplement parce qu'ils utilisaient les mêmes techniques quotidiennement. Ils acquéraient ainsi une aisance dans la pratique leur permettant de progresser naturellement et donc de s'exprimer avec toujours plus de précision et de justesse. C'est le secret du texte libre et de l'expression libre en général. L'expression se libère et prend de l'ampleur par la maîtrise acquise dans une pratique quotidienne.

À la manière de Paul Le Bohec, dans Une grille sur un ski*, j'ai voulu vivre de l'intérieur la méthode naturelle d'apprentissage du dessin et, après coup, en tirer ce document. Dans un premier temps, je n'ai eu recours à aucune méthode sinon celle de me contraindre à réaliser un dessin par jour en y consacrant entre deux et six heures. Cette règle me convenait car je ne m'imaginais pas revenant durant des semaines entières sur la même oeuvre. Cela correspond à mon caractère. Je ne suis pas méticuleux. J'aime expédier mes activités. Et puis, un dessin par jour donnait à l'entreprise les contours d'un défi.

**<https://librelibre.org/?s=une+grille+sur+un+ski>*



Comme je dispose de vastes espaces dans ma campagne, ma manie de la récupération m'a conduit à accumuler des bobines de câbles récupérées dans les poubelles d'une entreprise à proximité. Quand elles ont commencé à devenir encombrantes, elles ont tout naturellement croisé mon désir de substituer au hobby de l'écriture celui de m'exprimer par la création artistique. J'ai donc commencé réellement à mettre la main à la pâte en peignant sur ces bobines de câbles que je démontais pour en prélever les disques latéraux.

Quand j'ai commencé à dessiner sur du papier, c'est le dessin au crayon gris qui est venu en priorité. La couleur est arrivée progressivement par la coloration du fond et des vêtements d'un bonhomme.





Je ne sais pas vraiment pourquoi j'ai jeté mon dévolu sur les portraits. Après coup, quelques hypothèses me viennent à l'esprit. Je pense à mes élèves de trois ans dont la première représentation identifiable est le bonhomme qui se résume généralement à un visage fait de trois points enfermés dans une bulle plus ou moins ovoïde. Je sais aussi ma fascination lorsqu'un visage m'interpelle parce que je le trouve beau ou par l'originalité de ses traits. Je dois même me forcer à détourner le regard pour éviter de paraître suspect en fixant exagérément certains inconnus. Mais c'est plus fort que moi, à la dérobée, mes yeux retournent au visage qui m'attire. Il n'y a rien de lubrique ou de sexuel dans cette aimantation esthétique. J'éprouve à ces moments-là une émotion contemplative. C'est une des hypothèses justifiant mon goût à reproduire les visages qui me plaisent et que j'arrache des pages de magazines pour les mettre dans ma pochette de réserve dans laquelle je puise chaque jour selon mon humeur. Il m'arrive de déroger à la règle. Exceptionnellement, j'ai aussi dessiné des animaux, un oiseau, deux poules un bébé singe, un phare, une façade, deux paysages. Mais je reviens systématiquement aux visages dont je n'ai toujours pas l'impression d'avoir percé tous les mystères. Pour l'instant, l'exécution d'un paysage, par exemple, m'enthousiasme peu. J'ai envie de prendre du plaisir dans le dessin. Et je ne souhaite pas trop me poser de questions, je ne souhaite pas que l'introspection psychologique prenne le pas sur mon désir et le plaisir de faire. Dessiner me permet de m'extraire des contingences, de les oublier pour un temps. J'en retire aussi la grande satisfaction de ne plus être contraint à une pensée cartésienne. Je me paye le luxe de divaguer. C'est tellement reposant.



Au fil du temps, j'ai accumulé du matériel sans valeur, cassé, détraqué. J'ai constitué un stock et je peins au dos de vieux calendriers, du papier glané à droite et à gauche, des fonds de pots de couleurs ayant servi à repeindre la façade ou un meuble, d'autres achetés trois francs six sous aux puces ou dans une grande surface bon marché. J'ai aussi hérité de matériel d'art abandonné par mes enfants. Ayant grandi dans un milieu rural modeste d'avant 1968 où l'on cultivait la sobriété forcée, je me suis forgé un caractère de conservateur. Je ne marche pas dans la rue sans ramasser et glisser dans ma poche une vis ou n'importe quel autre objet abandonné sur le trottoir. J'ai passé ma vie à collectionner des tickets de cinéma, des paquets de cigarettes vides, des papiers-cadeau, des pins, des pièces de monnaie, des cartes postales, des livres, des images, des appareils photo cassés. La liste serait infinie. C'est une manie, un réflexe, un trait névrotique. Je me justifie en mon for intérieur en me disant que cela pourrait être intéressant, servir un jour, plus tard, pour une réparation, une transformation. Mon plus grand luxe est de disposer de place pour accumuler ces objets sans valeur. Jeter me pèse, me peine. Réparer, réutiliser, détourner me réjouissent. J'éprouve donc une satisfaction certaine à dessiner et à peindre avec ce matériel dont je dispose déjà. Une façon de donner une dernière vie aux objets. Lorsque j'enseignais, cette manie m'a permis de faire de ma classe un milieu riche, par accumulation. Ceci dit, trois ou quatre fois dans l'année, je vérifiais si tous ces objets accumulés avaient une utilité. C'était une accumulation vivante. Plus que collectionneur, j'ai un caractère de collecteur.



J'aime dessiner au crayon gris mais on s'en lasse. Me souvenant des visites de musées, s'il m'est arrivé de prendre plaisir, d'être ému par des œuvres monochromes au crayon, au fusain ou autre, d'une façon générale, la couleur m'a davantage attiré. Et je crois aimer particulièrement les couleurs vives. La couleur est donc un passage obligé, elle coule de source. J'ai alors tâtonné au crayon de couleur, au crayon aquarelable, au pastel sec et gras, à l'encre de Chine et à l'acrylique. Je ne me suis jamais lancé dans la peinture à l'huile, d'une part, parce que je n'en ai pas, d'autre part, parce qu'elle nécessite un attirail de diluants et de spatules qui m'effraie et me rebute. Peut-être me fais-je des idées, à moins que je me refuse de passer le pas d'utiliser les outils symboliques de l'artiste professionnel. Inconsciemment, je m'interdirais l'usage de matériaux nobles, qui sait ?

Par leur fréquentation, je découvre, par ailleurs, que les matériaux que j'utilise déjà m'amènent à découvrir mille techniques que j'ignorais comme l'utilisation de la gomme mie de pain avec le fusain, le diluant pour dissoudre les traits de pastel gras, etc.

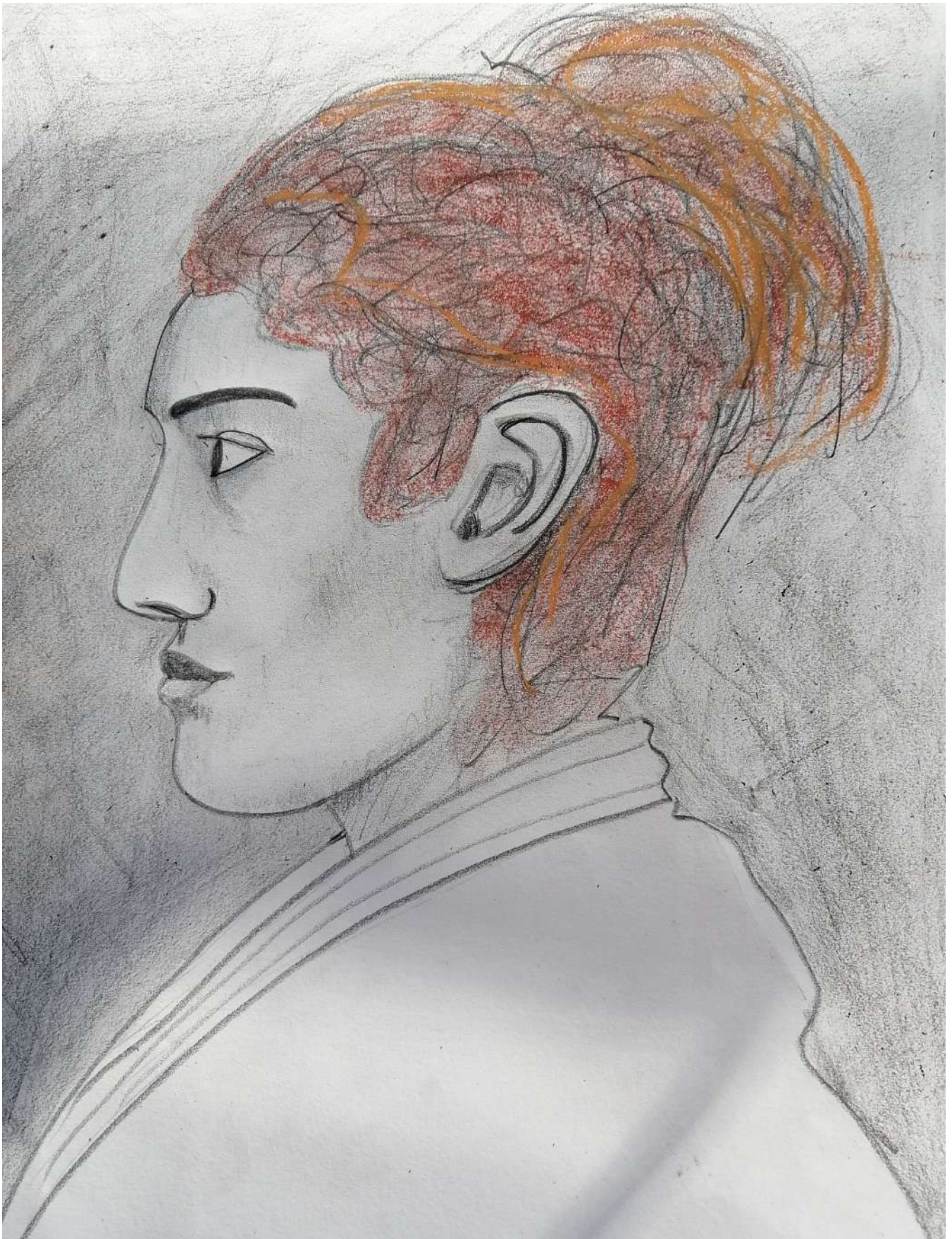
Lorsqu'on se met tous les jours au travail, on progresse rapidement. On s'immerge dans un bain pratico-théorique. D'un jour sur l'autre, sans que cela soit nécessairement au centre de nos préoccupations, une part de notre esprit continue de réfléchir au travail en cours. Et parfois, à des moments inattendus, une solution peut soudainement apparaître pour résoudre un problème rencontré lors de l'activité quotidienne. Il en va de même pour nos élèves en classe. Pour cette raison, on peut regretter d'avoir perdu la demi-journée de classe du samedi matin car le week-end constitue une rupture dans la continuité du travail d'élaboration inconsciente.





Au début de mon auto-apprentissage du dessin, lorsque je tenais à représenter fidèlement une personne, j'utilisais un quadrillage qui permettait de reproduire à la manière d'un puzzle de case en case. Très vite, j'ai voulu m'en émanciper. Mais après un mois et demi de pratique sauvage du dessin, j'ai éprouvé suffisamment de frustration face aux disproportions des visages pour me sentir obligé de consulter des tutoriels en ligne et d'emprunter quelques ouvrages sur le dessin à la bibliothèque. J'en ai tiré une première leçon. En commençant un dessin, il faut avoir en tête des notions d'occupation de l'espace. Avoir une idée des directions, des traits, des volumes, des inclinaisons de la tête. Ne pas hésiter à tracer de sommaires croquis sur sa feuille, prendre de la distance pour observer les proportions, la position et la crédibilité de la représentation. À partir de là, j'ai franchi un palier et il a fallu que je répète l'expérience pendant des semaines avant d'avoir la certitude de mes capacités à représenter des personnages qui n'avaient pas trop l'air naïf.

L'immersion dans un travail développe naturellement une expertise. C'est bien cela le coeur révolutionnaire de la pédagogie Freinet, cet art de prendre au sérieux les capacités humaines des enfants. Les idéologues conservateurs dénigrent ce qu'ils nomment péjorativement "pédagogisme" sous prétexte que nous voudrions faire de "l'élève l'égal du maître". Cette idéologie ne se soucie pas de rechercher la vérité mais la tord pour maintenir des principes éducatifs erronés. Les données sont pourtant simples : avoir les outils en main conduit nécessairement à réfléchir aux meilleurs moyens pour s'en servir. L'éducation fera un grand bond en avant quand cette idée lumineuse parviendra à se propager dans la société et pour toutes les disciplines.



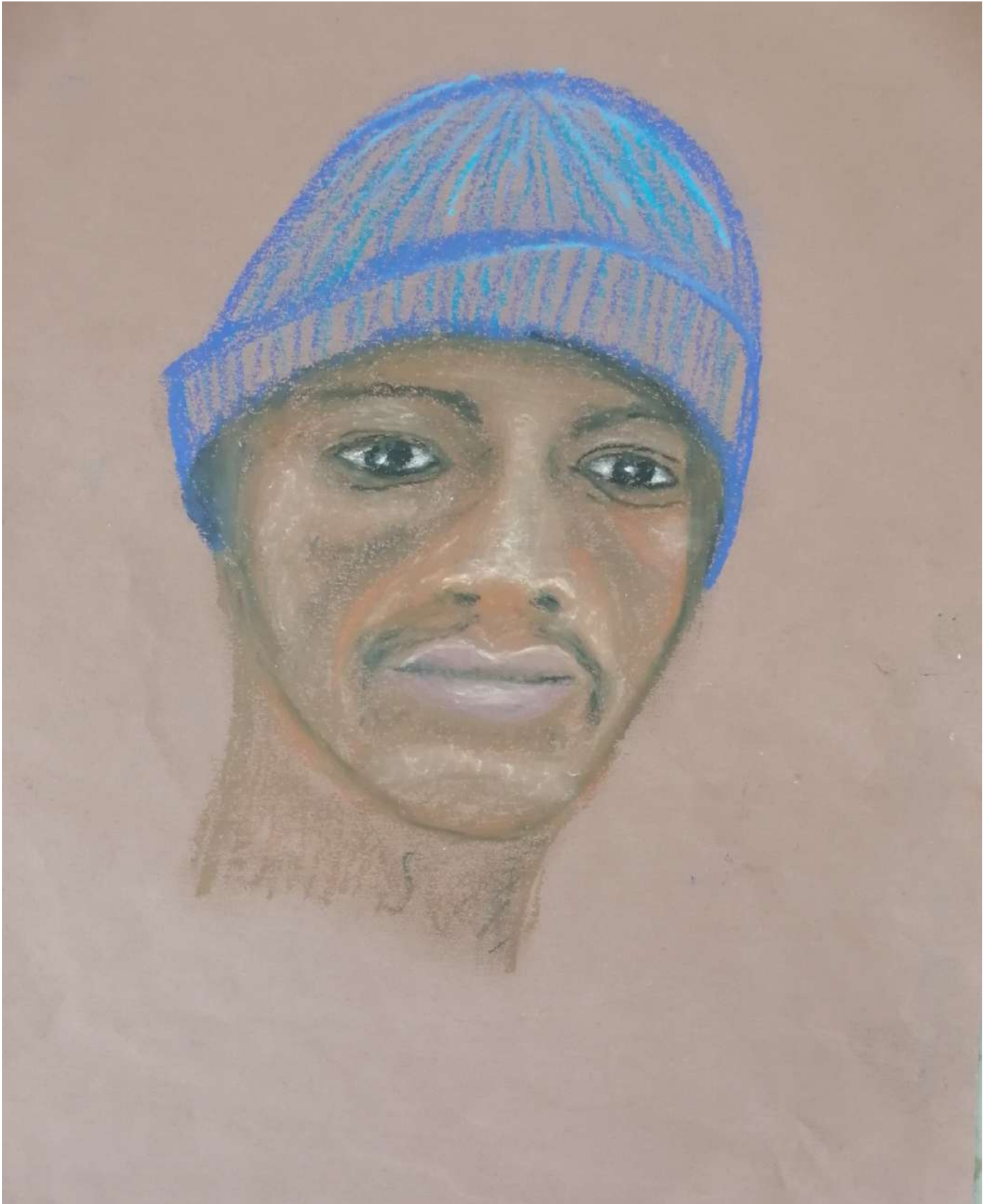
Quasiment de jour en jour, je perçois les imperfections des dessins précédemment réalisés. Mais je ne souhaite pas dans mes débuts revenir sur ces dessins, je préfère en réaliser de nouveaux. J'ai besoin d'aller vers du quantitatif pour mesurer le qualitatif.

Je me vis davantage comme artisan que comme artiste, je vais d'essai en essai. Je n'ai pas une idée très claire de la suite, confiant, je me laisse porter par la pratique. J'avance en tâtonnant d'oeuvre en oeuvre. Le fait de ne pas retoucher aux oeuvres anciennes sur lesquelles les erreurs me sautent aux yeux me permet, lorsque je les consulte, de constater mes progrès. Ceci dit, il m'arrive exceptionnellement de reprendre un ancien dessin.

Je découvre peu à peu tout un univers insoupçonné en matière de supports, d'outils, de techniques et d'objets représentés. Je mesure les sérieuses questions philosophiques et psychologiques que pose l'autoportrait. Je suis partagé entre le plaisir de la nuance offerte par le crayon et la gomme et le rendu clinquant des couleurs vives des pastels gras ou de l'acrylique. Je suis pris dans des contradictions entre le désir et la crainte d'utiliser de nouveaux matériaux.

Je me suis volontairement imposé une pression, celle d'avoir un public. Elle me contraint à respecter à ses yeux le contrat que je me suis imposé, celui de dessiner avec régularité au cours de ces six mois et d'avoir des témoins de cette auto-expérimentation du tâtonnement expérimental et de la méthode naturelle d'apprentissage. J'envoie chaque nouvelle réalisation à une vingtaine de proches, parents et amis. Régulièrement, je leur demande leur accord pour poursuivre ces envois et éviter de les ennuyer.





La plupart du temps, je dessine à partir de photos de personnes anonymes. J'aime dessiner au pastel mais je préfère le rendu de la peinture. J'aime la texture du Kraft mais je regrette de disposer seulement de petits formats. Les mains sont particulièrement difficiles à dessiner. Revenir incessamment au dessin de visages dans des postures très différentes, restreint mon champ d'exploration et m'oblige à perfectionner ma technique.

Le tâtonnement autour du support est aussi important que celui à propos des outils, des matériaux, des pinceaux, des types de peinture. j'ai eu affaire à des papiers rêches, d'autres qui absorbaient la peinture, par conséquent, la couleur changeait au cours du séchage. J'ai découvert la liberté de combiner les techniques et les outils. Le plus important revient au rendu final.

J'ai franchi une étape supplémentaire lorsque j'ai pris conscience de l'importance des détails des ombres et des lumières. Un trait blanc sur les lèvres, les pommettes saillantes, l'origine de la source de lumière.

Dessiner et peindre c'est entamer une partie de bras de fer avec la matière, dompter des outils qui ne sont pas satisfaisants a priori. Tous ont leurs défauts, l'acrylique, la craie, le crayon gris, les crayons de couleur.

Le regard des autres m'est indispensable. Je n'attends pas d'eux qu'ils m'envoient systématiquement en retour une critique ou un encouragement même si les gratifications sont toujours bonnes à saisir. Quant aux critiques, souvent, elles m'aident à relever mes erreurs, j'essaie d'en tenir compte. Dans ce type d'échanges autour de l'esthétique, les projections des spectateurs sont inévitables. Logiquement, ils apprécient d'autant plus mes représentations qu'elles coïncident avec leurs goûts esthétiques. Le fait d'avoir des correspondants informés de mon projet de dessiner quotidiennement est aussi l'occasion pour moi d'entretenir des liens virtuels tout en vivant de manière isolé dans une ferme dans laquelle il m'arrive de passer des journées entières sans voir âme qui vive alors que ces échanges via Internet me donnent l'impression d'être entouré. C'est une sensation très satisfaisante. Cela n'est pas sans rappeler ces cours par correspondance qu'il ne faut pas confondre avec des cours en distanciel qui sont des leçons dématérialisées alors que les cours par correspondance sont incarnés en une minutieuse préparation, l'apport de liasses de documents qui étoffent le cours et compensent largement l'absence d'interactions professeur-étudiant.



En passant de l'écriture au dessin, j'ai pu constater que l'on traverse des émotions semblables faites de désirs, de plaisir, de frustrations, d'insatisfactions, d'attentes de la critique d'un autre de confiance.

Dans ma culture originelle, mes parents vouaient un culte au travail. Petits paysans, ils n'ont jamais pris de vacances. Ils travaillaient quasiment sept jours sur sept dans leurs quatre hectares de terre horticole. Nous parlions peu en famille, notre mode de communication passait par le travail, leur filer un coup de main était une façon d'échanger avec eux. Croyant y avoir échappé grâce aux trente glorieuses et à l'assimilation de mai 68 et de sa contestation des valeurs traditionnelles, je me rends compte, aujourd'hui, de la place centrale qu'a occupé le travail dans ma vie. Ce que je prenais pour un militantisme gratuit était en fait un véritable labeur particulièrement en pédagogie Freinet où le travail de classe se prolongeait par des lectures, des moments d'écriture, une intense correspondance et des réunions durant les congés.

Je suis assez surpris par l'irrégularité de mes progrès. Certaines oeuvres datant du mois de décembre sont de meilleure qualité que d'autres réalisées ultérieurement. Clairement, la qualité est généralement liée au temps consacré à l'œuvre. Comme je le constatais chez mes élèves, plus je passe de temps sur une œuvre plus riche elle devient.

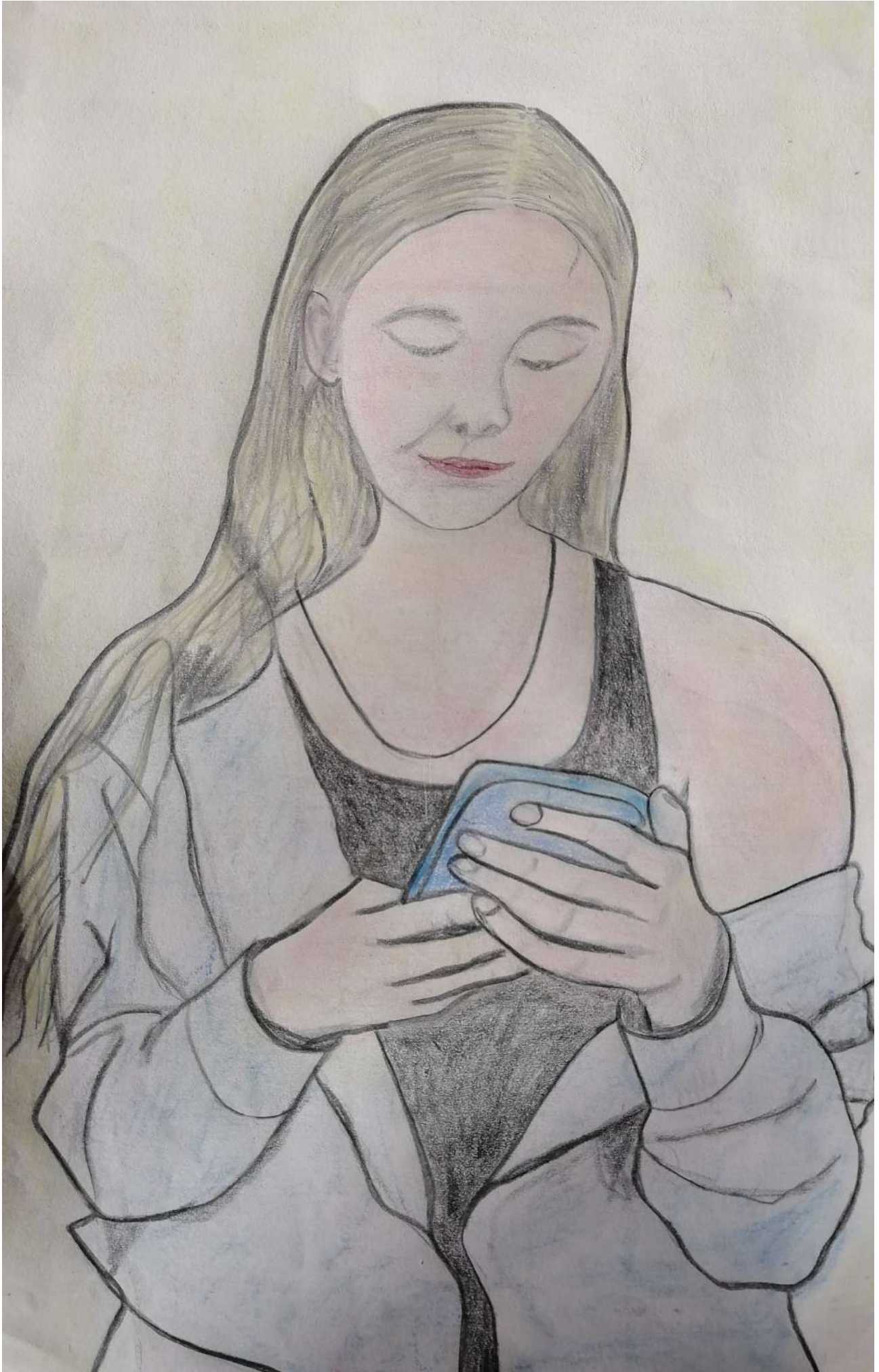
Je n'aimerais pas prendre des cours de dessin. Je n'aimerais pas dessiner en groupe. Depuis la classe de Première, je travaille en autodidacte. Recevant des cours par correspondance, jusqu'au Master, je n'ai pas fréquenté de classe. Acteur de ma formation dans la manière de m'organiser, le rythme et mes stratégies d'apprentissage. Mais, finalement, tous ceux qui ont eu la chance de pouvoir s'investir dans leurs apprentissages sont acteurs de leur formation qu'ils étudient seuls ou dans un groupe-classe.



Étudier en solitaire m'a apporté un vif sentiment de liberté dans la gestion de mon temps, ne pas être soumis à des contraintes d'horaire, de lieu et de groupe. Même si nous apprenons toujours des autres, nous ne parcourons pas le chemin déjà parcouru par nos ancêtres. Nous nous appuyons sur des matériaux résultant de millénaires d'avancées techniques. Nous sommes autodidactes dans le sens où l'apprentissage est une construction nécessitant l'implication personnelle de celui qui veut se former, acquérir du savoir, une technique. C'est en soi que se construit le savoir. Il n'est pas une greffe importée de l'extérieur. Il passe par une pratique induisant assimilation, transformation et intériorisation. Il ne suffit pas d'entendre une bande son pour apprendre passivement une langue étrangère. La participation active du sujet est indispensable.

Essayer de dessiner, de peindre, de représenter est un combat contre la matière ou plutôt "tout contre", avec la matière. Ne serait-ce pas le principe même du travail ? La mission principale de l'école devrait consister à montrer à l'enfant qu'il est capable de prendre plaisir à travailler. C'est le cas pour toutes les activités humaines. C'est le métier, la fierté de "l'ouvrier". Transformer la matière par notre force de travail. La matière de l'écrit, c'est la langue. Celle de la peinture est faite de traits, d'ombres, de lumières, de textures et de couleurs. Le travail nous ancre dans un rapport matérialiste au monde, aux choses et aux autres.

Si l'enfant et l'adulte sont de même nature, alors pour tout humain les progrès ne sont pas linéaires. Ils passent par des pauses, des régressions, des ralentissements, des boucles pour repenser, reparcourir une partie du chemin pour mieux le comprendre, mieux l'assimiler. Ainsi, dans ma découverte du dessin et de la couleur, tenté de tâter à tout, je passe de la craie au fusain en passant par le pastel, l'aquarelle et l'acrylique sans parler de l'infinie variété des papiers. Heureusement que dans le champ de la représentation je m'en tiens essentiellement aux portraits. Cela me permet de me centrer sur un objectif délimité malgré l'excessive diversité des outils et des supports. Peut-être me fixerai-je un jour sur une technique, un style particulier, je l'ignore pour l'instant.



L'œuvre ratée a disparu. Je l'ai jetée. Elle m'insupportait. Et pourtant, elle est un pivot dans l'évolution de mon savoir-faire graphique, elle a été déterminante pour que j'assimile, la nécessité de travailler verticalement, au moins pour le croquis.

À plat, la vision est distordue, la représentation de ce qui est éloigné (à partir du nez d'un personnage) est déformée. On a tendance à allonger les formes en perspective. Par conséquent, j'ai rectifié mon organisation matérielle. Maintenant, je commence toujours par travailler au chevalet pour le croquis initial. J'ai un tabouret pour m'appuyer ou pour poser mes outils pendant que je dessine et peins debout.

Longtemps j'ai fait dessiner mes élèves à plat sur des tables et parce que je n'y connaissais rien, je ne voyais pas trop l'intérêt du vertical. Aujourd'hui, ayant pratiqué, je sais l'importance de la verticalité. J'en viens à me demander s'il en aurait été différemment pour mes élèves s'ils avaient disposé en permanence d'un plan vertical.

Mes erreurs m'ont permis de découvrir trois phases incontournables pour un peintre du dimanche. La première est celle du croquis, fondement, fondations sur lesquelles se bâtissent les dessins réussis. La deuxième phase est celle de l'épaississement des traits puis de la coloration et du frottis pour les ombres. Enfin, la dernière phase qui donne tout son charme à la représentation, ce sont ces dernières touches, une mèche de cheveux en bataille, le reflet d'une source lumineuse sur l'iris, un grain de beauté.

Mes erreurs m'ont aussi permis de comprendre pourquoi les artistes-peintres sont inséparables de leur chevalet. Avant de le toucher du doigt, je pensais presque que cet objet faisait partie d'une panoplie snobinarde. Travailler à plat pour représenter un sujet vertical relève de la gageure car c'est la porte ouverte aux disproportions. Depuis que j'ai retenu cette leçon, je commence toujours mes croquis au chevalet.



J'ai découvert en prenant des photos de mes réalisations, pour les montrer à mon public d'amis, que la mise à distance photographique fait apparaître avec acuité les défauts qui ne me sautent pas aux yeux sur l'œuvre originale.

Mon ami Jean-Marc, qui était secrétaire de l'école des moulins, lorsque je lui ai annoncé que je passais de la pédagogie au dessin, m'a fait remarquer que ma classe avait davantage l'air d'un atelier d'artistes que d'une salle de classe d'école maternelle. Après coup, je dois reconnaître qu'il n'a pas tout à fait tort.

Un jour, j'ai d'abord essayé de dessiner au fusain un portrait de Maïakovski. J'avais choisi du mauvais papier, abîmé. Le résultat fut loin d'être concluant. Très insatisfait, j'ai décidé de passer à l'encre de Chine. Mais là aussi, j'avais une mauvaise encre de chine, bien trop vieille, grumeleuse et qu'il a fallu secouer remuer, diluer pour lui redonner vie. Tant bien que mal, j'ai essayé de rattraper le rendu final en prenant la photo de mon dessin sous un angle qui atténuait les défauts de l'encre de Chine et l'irrégularité des coups de pinceau. J'ai eu tout de suite de bons échos de "mon public". Le lendemain, j'ai utilisé un papier de 120 g (ce fameux grammage minimum découvert empiriquement en faisant travailler mes élèves) pour faire un second portrait à l'encre de Chine. Comme je l'ai constaté tant de fois dans ma classe et comme Freinet, Élise et Le Bohec l'ont répété sur tous les tons, riche de mon succès, de ma réussite, j'ai eu envie de poursuivre, de continuer toujours sur la thématique des portraits à l'encre de Chine sur papier dessin de 120 grammes en choisissant des photos originales propices à une interprétation en blanc et noir contrasté. À l'avenir, je devrais encore explorer le dégradé des ombres et des lumières en introduisant des gris par dissolution de l'encre. Répéter cette technique m'a permis, à la fois, de slalomer sur un succès et de poursuivre mon travail sur les proportions du visage. En choisissant de reproduire des personnages qui me tiennent à coeur.

Le portrait initial au fusain était un échec que j'ai pu renverser en succès et ayant découvert une brèche, je m'y suis engouffré et je répète ma pratique jusqu'à faire de cette découverte une technique de vie. Un classique des concepts Freinet et de la réalité universelle de l'apprentissage !



Depuis que je dessine, systématiquement, je reproduis des images que je rencontre dans les magazines. Ce rituel est réconfortant. Je marche en terrain connu. Sauf lorsque j'ai usé de subterfuge comme l'usage du quadrillage, jamais je n'ai réussi à reproduire exactement le sujet représenté, par incompetence et manque de technique. Néanmoins, je ne peux pas m'empêcher de penser que, malgré moi, quelque chose m'échappe et une part de mon être s'immisce dans la représentation. Achievés, mes dessins m'interpellent, d'une part, en raison de l'insatisfaction de n'avoir pas su imiter à l'identique le visage du magazine, d'autre part, pour avoir l'impression qu'une part de moi-même, que je n'identifie pas clairement, est perceptible dans mon dessin. Je le sais, je le sens.

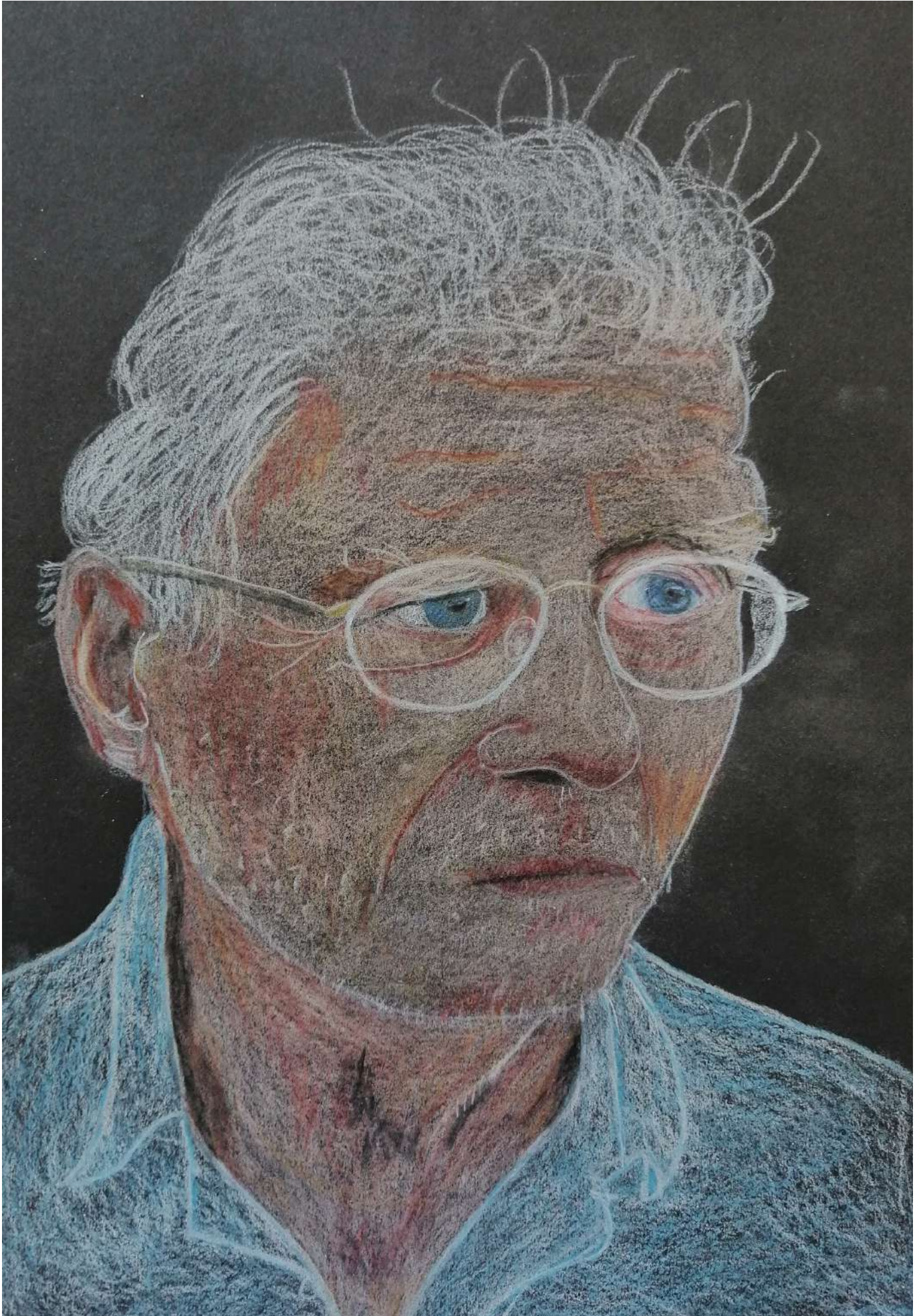




Toute activité humaine apporte de multiples bénéfices

Peindre ou cuisiner m'apportent diverses satisfactions. Si je prends l'exemple de la cuisine, préparer un repas me permet de me nourrir, de savoir réaliser une recette, de vérifier si je la connais par coeur, si je me la suis appropriée, si j'ai su lui apporter ma touche. Je peux aussi me lancer des défis comme celui de cuisiner pour un grand nombre, d'aller vers l'inconnu en me confrontant à de nouveaux plats, de faire présent à mes convives de plats goûteux et d'une table chaleureuse. Mais l'activité de cuisine ou de peinture m'apporte aussi un supplément d'âme. Mener une activité me permet d'accéder à une disposition mentale qui me procure une certaine quiétude, une certaine sérénité. Et c'est peut-être cette dimension spirituelle qui est la conséquence la plus importante de l'activité. Pourtant l'éducateur prend rarement en compte cette dimension spirituelle dans ses objectifs pédagogiques : amener ses élèves à tirer de leur activité une quiétude intérieure qui conduit à des liens en bonne intelligence avec autrui.



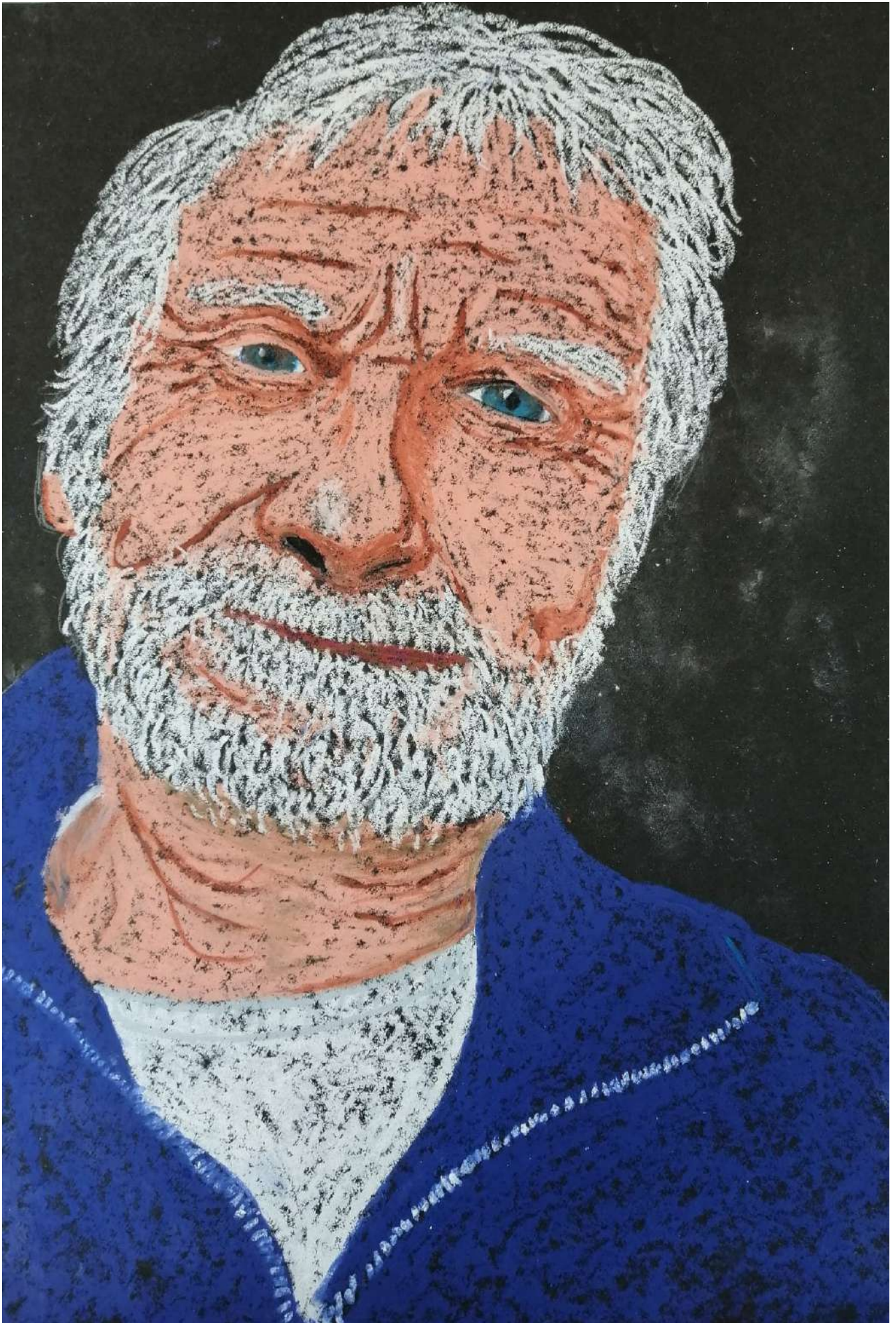


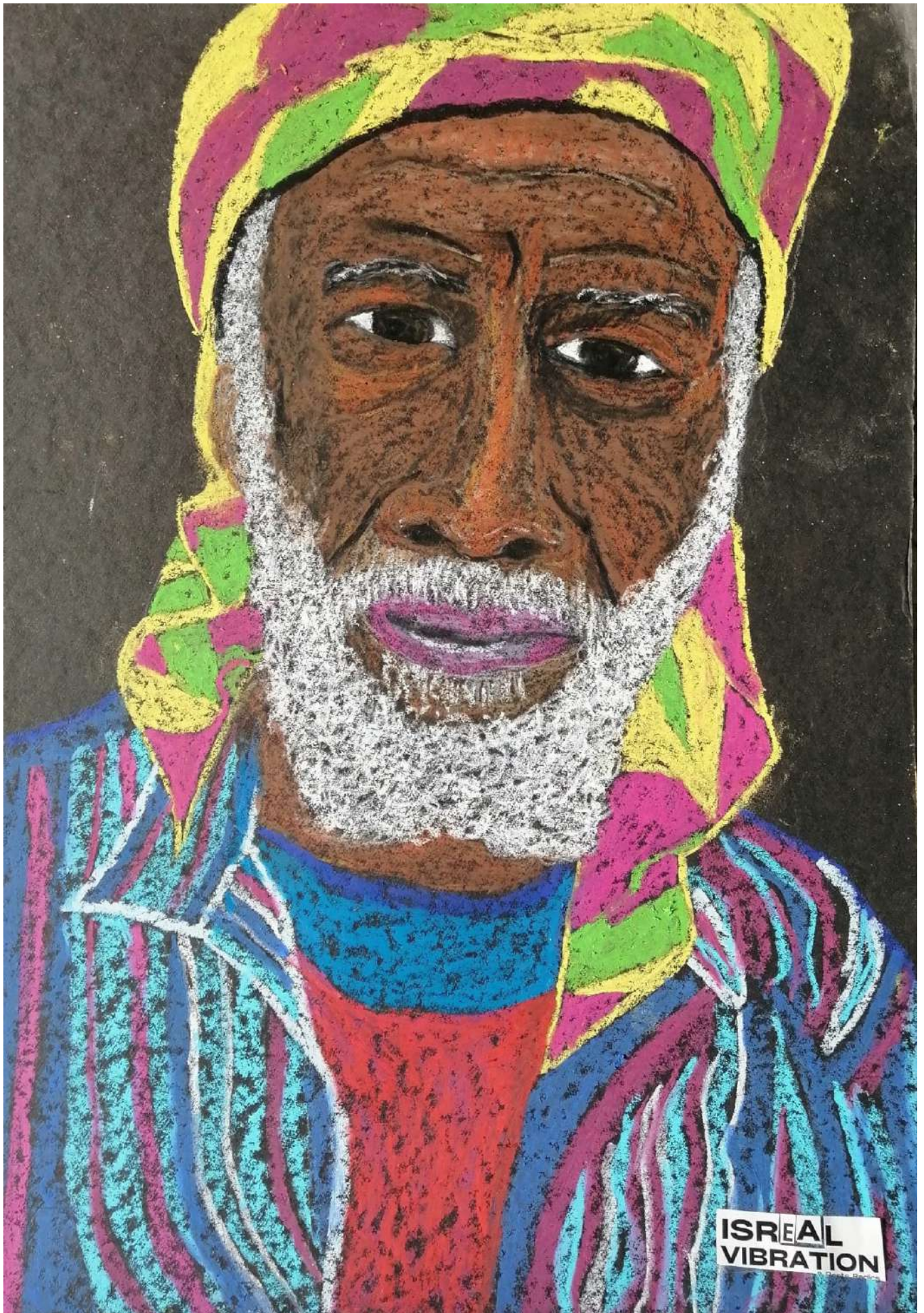
Impossible de conclure

Je pense avoir démarré mais le chemin est long et sans fin. Il n'y aura donc pas de conclusion à ce récit. J'espère seulement poursuivre sur cette lancée qui me donne l'impression de vivre une seconde vie, moi qui ai toujours rêvé d'avoir autant de vies qu'un chat.

Merci à toutes celles et tous ceux qui ont eu la patience de recevoir quasi-quotidiennement pendant six mois mes dessins, m'accompagnant ainsi dans ma mise en route. Maintenant, je vais pouvoir m'émanciper de ce contrat d'un dessin par jour pour passer à d'autres formes d'investissements me permettant, par exemple, des essais jetables. Durant ces six mois de lancement, je n'ai vraiment jeté qu'un seul dessin. Un moment charnière, ceci dit. Je ne sais d'où m'est venue cette autocontrainte de ne rien jeter. En l'écrivant, oui, je réalise que "ne rien jeter" m'habite. Allez, assez bavardé, au dessin !







Mai 2025